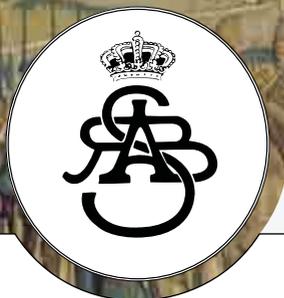




PP | 1/7782
1050 Bruxelles
P.006842



SOCIÉTÉ ROYALE
D'ARCHÉOLOGIE

DE BRUXELLES
BULLETIN D'INFORMATION

N°90 Décembre 2022



PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL - SOCIÉTÉ ROYALE D'ARCHÉOLOGIE DE BRUXELLES
Éditeur responsable : Alain Dierkens, Square des Latins, 65 - 1050 Bruxelles

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Alain DIERKENS, Président
Anne VANDENBULCKE, Vice-Présidente
Jean-Marie DUVOSQUEL, Vice-Président
Stéphane DEMETER, Secrétaire général
David KUSMAN, Trésorier

Membres : Laurent BAVAY, Ann DEGRAEVE, Robert DE MÛELENAERE, Alexandra DE POORTER, Roland DE TIMARY DE BINCKUM, David GUILARDIAN, Jean HOUSSIAU, Jean LEMAYLLEUX, Christophe LOIR, Didier MARTENS, Marina PELTZER et André VANRIE

Membres d'honneur de la Société : Jean-Claude ÉCHEMENT, Jean-Pierre VANDEN BRANDEN et Jean-Didier VAN PUYVELDE

ÉQUIPE

Pierre ANAGNOSTOPOULOS (historien de l'art)
Mohammed BARRY (opérateur)
Laurent BENOIS (opérateur)
André DE HARENNE (développeur multimédia)
Ousmane DIALLO (opérateur)
Michel FOURNY (archéologue)
Nancy SCARPITTA (secrétaire)
Marie VANHUYSSSE (archéologue)

BULLETIN D'INFORMATION de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles
N°90 - DÉCEMBRE 2022 - ISSN : 2953-1276

Éditeur responsable : Alain DIERKENS. Square des Latins, 65 - 1050 Bruxelles
Réalisation : André DE HARENNE

Avec le soutien de la Ville de Bruxelles, d'Urban.brussels
et de la Commission communautaire française.

En couverture : en haut, *Le départ d'Henri III au palais de Bruxelles* (détail, inversion en miroir), atelier bruxellois, vers 1575, Musée des Offices, Florence, inv. Arazzi n° 492.
En bas, *Le Jardin botanique de Bruxelles vers 1830* (détail). Collection de Mia Grosjean, Washington DC, USA.

Le mot du Président

Alain DIERKENS

Président de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles

Durant l'automne 2022, l'équipe de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles s'est renforcée très positivement. En effet, et comme je l'avais annoncé dans le précédent *Bulletin*, nous bénéficions, depuis le début du mois de septembre, des compétences et du dynamisme de notre nouvelle secrétaire, Nancy Scarpitta, qui s'est parfaitement intégrée à l'équipe. Par ailleurs, le contrat de notre archéologue, Marie Vanhuysse, que nous avons pu engager grâce à l'appui de la Région de Bruxelles Capitale (Urban.brussels) pour assurer le suivi des travaux au futur Musée de la Bourse, a été prolongé et automatiquement transformé en contrat à durée indéterminée. Enfin, nous avons pu procéder au remplacement d'un de nos opérateurs, déclaré définitivement inapte au travail, par Ousmane Diallo qui bénéficie dorénavant d'un contrat à durée indéterminée au sein de l'équipe ACS. Le statut de notre deuxième opérateur doit encore être clarifié.

La mise en ordre de notre bibliothèque et le classement de nos archives se poursuivent, mais le travail encore à réaliser est considérable. Grâce à la générosité de la Ville de Bruxelles, un nouveau don de mobilier, notamment des étagères de rangement, vient utilement nous aider dans cette tâche importante.

Une partie notable de nos efforts scientifiques de ces derniers mois a porté sur la mise en valeur de recherches restées inédites de la SRAB. Le prochain tome de nos *Annales* (t. 78, 2022) contiendra, en effet, un article sur des fouilles réalisées en 1990 sur le site de l'église Saint-Géry au centre de Bruxelles et un autre sur l'étude approfondie de fragments de vitraux du XVI^e siècle retrouvés sur le site du palais du Coudenberg. En outre, des rondelles perforées en schiste, issues d'une fosse La Tène 1 mise au jour à Tubize (1993), font actuellement l'objet de comparaisons avec des pièces similaires découvertes récemment à Ghislenghien. Et on lira, dans le présent *Bulletin*, que la nouvelle scénographie de la salle « Armes et armures » du Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire

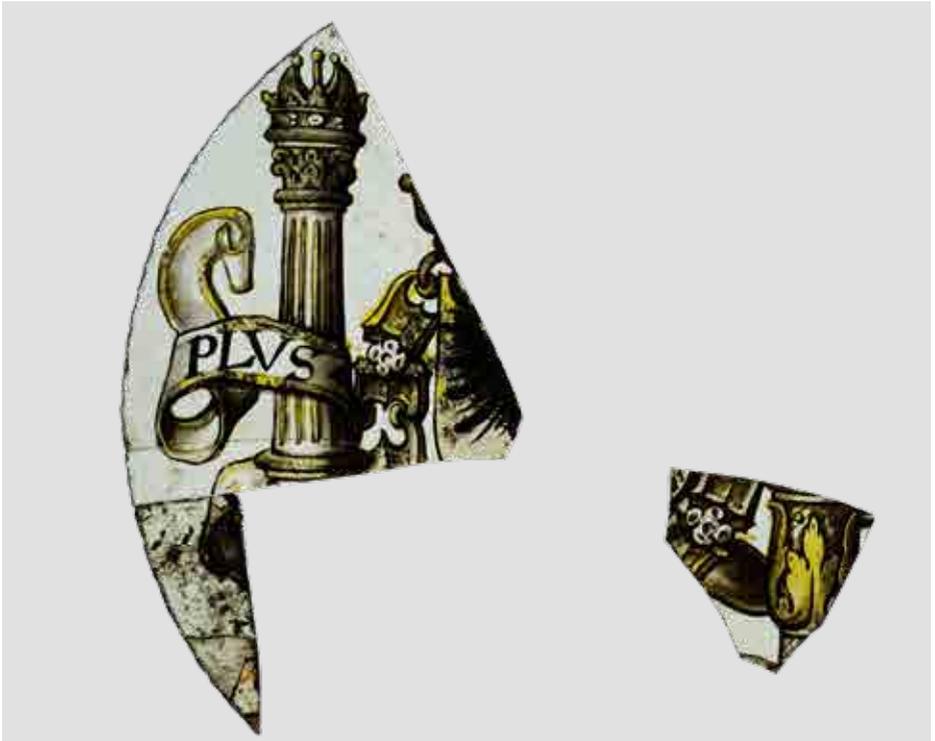
a réservé une belle place à quelques-uns des milliers de fragments sculptés de mobilier liturgique tardo-gothique récoltés par la SRAB lors des fouilles menées au début des années 1990 sous le chœur de la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule.

Le présent *Bulletin* réserve une part importante de ses pages aux résumés des conférences présentées à notre tribune, dans les locaux toujours aussi accueillants du Grand Serment Royal et de Saint-Georges des Arbalétriers de Bruxelles, devant un public attentif et de plus en plus nombreux. On y découvrira d'abord les grandes lignes d'une approche originale d'une célèbre tapisserie bruxelloise du troisième quart du xvi^e siècle : Pierre Anagnostopoulos suggère une nouvelle interprétation de la scène représentée et, surtout, il met en évidence une vue de Bruxelles et du palais du Coudenberg qui était passée totalement inaperçue jusqu'aujourd'hui. On lira ensuite, sous la plume de Denis Diagre, une synthèse de l'histoire du Jardin botanique de Bruxelles, replacée dans le contexte historique de la Belgique du xix^e siècle ; il résume ainsi, en les actualisant, certaines des idées publiées dans un livre important issu de sa thèse de doctorat¹. Un troisième texte donne un aperçu d'une vaste enquête pluridisciplinaire, toujours en cours, sur le béguinage d'Anderlecht du xiii^e au xviii^e siècle, en insistant ici sur l'évolution architecturale des bâtiments et sur l'emploi du bois et de la brique. Les archives sont exceptionnellement riches et permettent une mise en commun particulièrement efficace du travail des archéologues, des historiens des textes, des dendrochronologues. Écrivant au nom de tout un groupe de travail, Paulo Charruadas fait justement remarquer qu'un des intérêts de cet ancien béguinage est qu'il s'agit d'une institution relativement modeste et qu'il appartient donc à une « typologie architecturale rarement mise en évidence dans l'histoire des béguinages, traditionnellement orientée vers les grands enclos urbains ».

Dans les dernières pages de ce *Bulletin*, on trouvera le compte rendu des visites que nous avons organisées de septembre à novembre passé et le sommaire du prochain tome de nos *Annales* – un très beau volume de *Varia*, tous centrés sur l'histoire de Bruxelles et de sa région.

1 Denis DIAGRE-VANDERPELEN, *Le Jardin botanique de Bruxelles (1826-1912), miroir de la Belgique, enfant de l'Afrique*. Bruxelles, Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts, 2012 (Mémoire de la Classe des Sciences), 320 p. ill.

J'espère que ce bilan, très largement positif, incitera nos membres fidèles à renouveler leur cotisation pour 2023 (le montant en est inchangé) et convaincra de nombreux amateurs du patrimoine bruxellois à rejoindre la SRAB.



Fragments de médaillons exhumés en 1997 lors de fouilles de la SRAB au Coudenberg. Photographie : Isabelle Lecocq.



Section d'une planche en bois de chêne, prélevée au niveau du radier de fondation du chœur de l'ancienne église Saint-Géry à Bruxelles. Fouilles de la SRAB en 1990. © Photographie de travail, KIK-IRPA

Bruxelles et son palais à la Renaissance

Chef d'œuvre énigmatique conservé au Musée des Offices à Florence¹

Pierre ANAGNOSTOPOULOS

Société royale d'Archéologie de Bruxelles

La tenture des Valois, aussi nommée les « Fêtes de Catherine de Médicis », est une œuvre qui a depuis longtemps suscité l'intérêt des chercheurs. Elle a été l'objet de nombreuses publications jusqu'à très récemment. Objet d'une exposition à New York en 2018 et d'une autre exposition à Fontainebleau au printemps dernier, la tenture suscite encore recherches et questionnements sur divers aspects comme les portraits, les scènes représentées, l'origine bruxelloise de sa fabrication ou sa technique d'exécution. Nous avons traité en particulier une tapisserie, celle dite le « Jeu de la quintaine ». L'analyse a abouti à proposer un nouveau titre à cette œuvre de premier plan au sein de la tenture (fig. 1).

1 Le texte de cette étude est en cours d'achèvement. Il est prévu qu'il soit publié dans les *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*.





Fig. 1 - Le départ d'Henri III au palais de Bruxelles, atelier bruxellois, vers 1575, Musée des Offices, Florence, inv. Arazzi n° 492, dimensions 387 x 400 cm.

Les quatre points abordés

Déjà mis en lumière par la thèse d'Amelia Frances Yates publiée en 1959, le lien entre la tenture et les festivités qui eurent lieu à Bayonne durant l'été 1565 a pu être renforcé et précisé. En particulier, la tapisserie du « Jeu de la quintaine », que nous appellerons le « Jeu de la bague », peut être rapprochée d'un extrait du récit du voyage de Charles IX rédigé par Abel Jouan et publié en 1566.

Les tapisseries reprennent de nombreux éléments de la description de ces festivités liées entre autres à la « Chasse de la Baleine et les fêtes sur l'Adour », au « Tournoi » ou au « Jeu de la bague », de nombreuses observations et détails qui y sont décrits figurent sur les tapisseries.

Pour le « Jeu de la bague », le moment choisi est celui où deux nains à cheval (un seul est représenté sur la tapisserie) portent un cartel à la tribune royale. Cette source et ce moment précis de la narration ont été choisis pour évoquer un jeu de la bague au palais de Bruxelles. Les trois éléments centraux de ce jeu, à savoir le mannequin en forme de dragon



Fig. 2 - Manufacture bruxelloise, *Chasse dans les jardins du palais ducal à Bruxelles*, seconde moitié du xvr^e siècle, Hôtel de Ville de Bruxelles, inv. E.1887.1

© Musées de la Ville de Bruxelles

pivotant sur un axe et tenant un anneau suspendu au bout de la langue, le cavalier jouteur ainsi que celui qui s'apprête à le suivre figurent tous les trois sur un dessin d'Antoine Caron.

Tant le décor architectural que le paysage plutôt limité sur le dessin acquièrent une nouvelle dimension dans la tapisserie. Le paysage devient une part essentielle de celle-ci. Loin de Bayonne ou de Paris, les jardins et le panorama sont ceux de Bruxelles et de son palais. Le palais qui est haut perché et la ville en contrebas sont une caractéristique essentielle des panoramas de Bruxelles réalisés au *xv^e* siècle dans une orientation Est-Ouest (fig. 2). Le panorama est une des composantes essentielles de la tapisserie qui, sans ce dernier, placerait la scène du jeu de la bague dans un environnement inconnu, difficile à interpréter. Par ailleurs, non moins difficile à interpréter est la présence d'Henri III à Bruxelles.

La figure d'Henri III n'est pas un simple portrait en pied. Elle se distingue des gravures qui furent réalisées dès l'accession d'Henri de Valois au trône de Pologne. Portant un habit à la romaine, il devient un héros muni d'une cape qui s'enroule autour de ses épaules et qui est attachée en formant une boucle. La forme et les couleurs de son costume rappellent celles du cavalier qui est en train de jouter.

La figure au sein de l'action à laquelle elle participe directement, à savoir le cheval et le valet qui le maintient, influence nettement la composition et impose un nouveau titre à la tapisserie. Henri III est sur le point de monter à cheval, sa jambe gauche fléchie dans une position qui présente le pied à l'étrier et un bras tendu vers le pommeau de la selle (fig. 3).

Le nouveau titre proposé

Fort de ces différents constats, il est désormais possible de proposer un nouveau titre à la tapisserie en tenant compte de trois critères : le panorama et les jardins qui y conduisent, le jeu de la bague et son emplacement au palais de Bruxelles, et la posture d'Henri III.

De Bayonne à Bruxelles

Dans la bibliographie sur le sujet, cette scène est localisée à Bayonne, cité appartenant alors au Domaine français. L'association de la tapis-

serie en question avec des festivités ayant eu lieu dans cette ville en 1565 et organisées par la Cour du roi de France n'a pas manqué d'être rappelée et répétée. Tant et si bien qu'aucune analyse visuelle approfondie n'avait eu lieu qui permette de remettre en question cette attribution.

En réalité, le panorama en fond de perspective, d'une envergure approchant le mètre, est caractérisé par un palais perché haut sur un promontoire et des étendues basses de la ville de Bruxelles implantée entre ses deux enceintes. Bruxelles est reconnaissable à son Hôtel de ville qui dépasse de la multitude des toitures enchevêtrées du bâti, et de zones non bâties ; le palais ducal situé à droite est identifié à la silhouette de sa grande salle du xv^e siècle, de sa chapelle construite au xvi^e siècle et des bâtiments du corps de logis (fig. 4).



Fig. 3 - *Le départ d'Henri III au palais de Bruxelles*, détail de la figure d'Henri III en habit de général romain.



Fig. 4 - *Le départ d'Henri III au palais de Bruxelles*, détail du panorama urbain. On y remarque le palais de Bruxelles et sa grande salle, et l'Hôtel de ville caractérisé par sa haute flèche.

Nous pouvons dès lors proposer Bruxelles comme lieu où se déroule le jeu de la bague.

Du jeu de la quintaine au jeu de la bague

Les publications anciennes ont consacré le thème développé sur cette tapisserie au jeu de la quintaine, un sport équestre où le joueur fait face à un mannequin qu'il doit toucher. Or, le mannequin sur la tapisserie est un dragon qui pivote sur un axe vertical, muni d'une queue où pend un poids allongé servant à déstabiliser le jouteur en retour. Le dragon tient au bout de la langue un anneau, qui fait office de bague, dans lequel doit se ficher la lance du jouteur. Nous parlerons dès lors du jeu de la bague (fig. 5).



Fig. 5 - *Le départ d'Henri III au palais de Bruxelles*, détail du cavalier jouteur et du dragon portant la bague.

De la figure d'Henri III au Départ d'Henri III

La figure d'Henri III ne peut pas être prise isolément de sa monture ni du valet qui la maintient. Elle appartient à un groupe qui signifie « le départ », repéré sur une cinquantaine d'œuvres allant du XIII^e au début du XVIII^e siècle (fig. 6). La posture du héros au pied à l'étrier n'a pas été identifiée comme telle jusqu'ici sur la tapisserie. Pourtant, elle figure au premier plan de la scène, reléguant la joute, les jardins et le panorama aux second et troisième plans.



Fig. 6 - *Le départ d'Henri III au palais de Bruxelles*, détail du groupe d'Henri III, de sa monture et du valet qui la maintient. Il s'agit d'exprimer le départ du héros.

En conclusion, combiner les trois indications présentées plus haut nous permet désormais de comprendre qu'à côté du jeu de la bague, le thème principal de la tapisserie est celui du départ d'Henri III, et qu'en précisant les autres plans de l'action, le titre s'en voit complété et renforcé. Nous proposons le titre suivant pour la tapisserie du « Jeu de la quintaine » : « Le départ d'Henri III au jeu de la bague dans les jardins du palais ducal à Bruxelles ».

Le Jardin botanique de Bruxelles (1826-...), reflet de la Belgique, enfant de l'Afrique

Denis DIAGRE-VANDERPELEN

*Jardin botanique national de Belgique &
Centre national d'Histoire des Sciences*

La conférence a été présentée sous la forme d'un diptyque. Ce choix n'avait rien d'une coquetterie : il se pliait aux exigences des sources. En effet, le Jardin botanique de Bruxelles – cette « Acropole » de la capitale, ainsi qu'on a pu le désigner – connu deux existences avant son récent transfert à la Communauté flamande (2014) à la suite d'une convention avec l'État fédéral et la Fédération Wallonie-Bruxelles. Il fut, au sens étymologique du terme, un *amphibien* (fig. 1).



Fig. 1. *Le Jardin botanique de Bruxelles vers 1830.* Collection de Mia Grosjean, Washington DC, USA.

Des premiers pas, bien assurés

C'est en 1826 qu'une poignée de bourgeois bruxellois, à la tête de laquelle se trouve un réfugié français, Pierre-Auguste Drapiez (1778-1856), se met en mesure de doter la capitale en second des Pays-Bas d'un jardin botanique moderne. Il est vrai que le Jardin des plantes hérité de l'ancienne École centrale du département de la Dyle souffrait du poids des ans et que, de surcroît, cette petite surface était menacée par les développements prochains de son quartier (*grosso modo* : l'espace situé derrière le Musée des Beaux-Arts). Son entretien, assuré par la Régence de Bruxelles, est coûteux, également. Et si la nouvelle *leading class* prenait les choses en main à l'aide d'un outil récemment mobilisé pour de grandes entreprises industrielles, notamment : la société par actions ? De la sorte, toutes les élites sociales de la capitale et du pays, par ailleurs de plus en plus amatrices de plantes exotiques, montreraient leur zèle à façonner la ville. Ainsi fut fait, avec l'approbation du roi des Pays-Bas et avec le soutien financier récurrent du ministère du Waterstaat. La Société royale d'Horticulture des Pays-Bas était sur les rails. Son jardin botanique, dont les plans furent tracés par Tilman-François Suys (1783-1864) et rabotés par Pierre-François Gineste (1769-1850), sera inauguré en grande pompe en 1829. Sa mission : les sciences appliquées essentiellement. Il lui faudra tenter la production de soie, expérimenter différents types de sols, tenter l'introduction de nouvelles cultures... Bref, il lui faudra être utile, y compris en s'offrant à la promenade des élites et aux étudiants de la ville qui voudraient se familiariser avec la classification des plantes dans sa belle « école de botanique » circulaire, plantée devant la rotonde du bâtiment néoclassique (fig. 2).

La catastrophe, le second souffle et la «passion» (1830-1870)

Surviennent la Révolution de 1830 et le Royaume de Belgique. En septembre 1830, on se bat dans les serres ; peu après, on dénonce les « orangistes » (dont feraient partie des créateurs du Jardin botanique) ; puis, on perd les dossiers, on fait face à une sévère crise économique, et les nouvelles institutions viennent à douter de l'utilité d'un espace visiblement réservé aux élites sociales et qui ne semble rien produire d'utile pour la population belge... Les caisses de la Société anonyme sont vides et la fin paraît proche. Le Jardin botanique se lance alors dans un commerce de plantes effréné, se voit attribuer une subvention annuelle du Ministère de l'Intérieur... et, au début de la décennie suivante, se



Fig. 2 - La rotonde du Jardin botanique de l'État et sa fameuse École de botanique circulaire. Carte postale colorisée. Début du xx^e siècle. Collection Denis Diagre-Vanderpelen

renfloue grâce à l'amputation de son terrain en faveur de la construction de la Station du Nord. Regonflé, il négocie bientôt un doublement de l'aide du Ministère susmentionné et fait tout pour devenir ce jardin botanique national qu'il était censé être, en dépit de sa nature privée. En vérité, avec son Musée de botanique, son herbier du Mexique jamais utilisé, ses aquariums, ses quelques essais agronomiques, sa machine « ichtyogénique », il ne fait que mimer la science et s'adonne plutôt à la curiosité-spectacle : il s'ingénie à attirer les visiteurs (payants). Il s'attire la sympathie des « siens sociologiques » en s'offrant à une multitude d'événements organisés par la bourgeoisie locale et nationale (fig. 3).

Cependant, les années 1860 voient la « passion » du Jardin botanique commencer. Les bâtiments, vieilliss, demandent des dépenses insurmontables et les pouvoirs publics n'aideront que si la Société royale d'Horticulture ouvre ses espaces à un public élargi, si elle produit de la science, si elle se rend visiblement utile aux Belges. C'est ici qu'intervient un vieux parlementaire catholique, également botaniste renommé et commissaire du gouvernement auprès du Conseil d'administration du Jardin botanique : Barthélemy Dumortier (1797-1878). Il fait acheter un herbier du Brésil à une veuve munichoise... puis, en 1870, il pousse

l'État belge à acheter le Jardin botanique à ses actionnaires. Il veut un « Kew belge », c'est-à-dire une institution où se pratiquent la taxinomie et la floristique (inventaire de la flore), disciplines en relative perte de vitesse à cette époque.

Le Jardin botanique de l'État belge (1870-2013)

Voilà le Jardin botanique de l'État belge sur les rails, adossé à un beau socle documentaire – un herbier du Brésil collecté par Friedrich von Martius (1794-1868), donc – qui lui permet d'intégrer le grand projet international d'inventaire floristique intitulé *Flora Brasiliensis*. Hélas, il ne publie pas de revue propre (indispensable à l'acquisition par l'échange des publications des autres jardins) ; il ne dispose pas d'un laboratoire digne de ce nom. Il n'a pas les moyens d'acheter de nouveaux herbiers ou de payer des collecteurs... De plus, après la victoire des catholiques aux élections de 1884, on le verse au nouvellement créé Ministère de l'Agriculture, département destiné à flatter la base rurale du parti conservateur. On l'instrumentalise d'autant plus trivialement qu'il est trop bruxellois, trop libéral, trop proche de l'Université de Bruxelles et, même, des loges, révèlent des notes de cabinet. La démocratisation de la société n'est pas innocente dans cette affaire, non plus : l'ouverture des urnes exige, et continuera d'exiger par la suite, de nouvelles stratégies de communication politique, ne coïncidant pas toujours avec les rêves de tour d'ivoire qui habitent les scientifiques (jadis comme aujourd'hui, d'ailleurs).

C'est ainsi qu'une grande réforme sera proposée en 1902, qu'un seul mot permettrait presque de résumer : utilité. Utilité *politique* parce qu'il s'agira d'attirer un public élargi – des électeurs – au Jardin botanique à l'aide de musées nouveaux et de dispositifs esthétiques (statuaire, enrochements, jardin italien...) ; utilité *pratique*, parce que l'institution se dote de collections et d'experts en des matières éminemment appliquées, comme la foresterie et la phytopathologie... Ces gestes sont, de surcroît, propres à séduire un électorat rural, vivier traditionnel du Parti catholique.

Mais ce n'est pas tout. En effet, entérinant, en quelque sorte, une collaboration avec l'État indépendant du Congo remontant au début des années 1890, l'institution se dote aussi d'une Section coloniale... alors

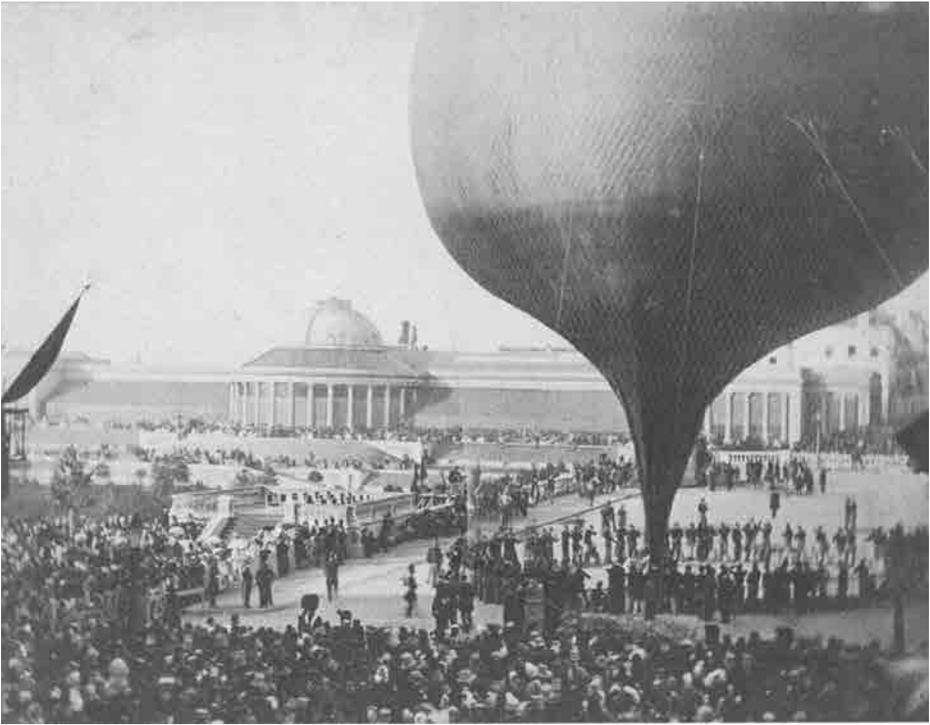


Fig. 3 - Considéré comme « l'Acropole de Bruxelles », le Jardin botanique de Bruxelles servit longtemps de lieu de sociabilité et de réjouissance aux élites de la capitale et du pays. Cadre parfait pour un événement public, Nadar y entreposa le Géant, le ballon qu'il fit décoller durant les fêtes de septembre 1864. Collection de l'État fédéral belge, en prêt permanent à l'Agence Jardin botanique Meise

que la Belgique n'a pas de colonie. Il est vrai que cette collaboration assurait la protection royale au Jardin botanique, toujours en butte à l'acrimonie des ministères catholiques, et assurait également l'arrivée incessante de plantes sèches ou vivantes à Bruxelles et, partant, la respectabilité croissante des hommes du Jardin botanique sur la scène de la botanique tropicale. Léopold II, par les monumentales recherches botaniques menées au jardin de l'État belge, tentait ainsi de redorer le blason de son entreprise africaine et, de plus, disposait d'une expertise botanique et coloniale pour l'exploitation de l'État indépendant du Congo.

Finalement, la grande réforme ne fut pas qu'un succès. Jean Massart (1865-1925), nommé au Jardin botanique, ne tarderait pas à lui préférer

les chaires laissées vacantes par feu Léo Errera (1858-1905) à l'Université de Bruxelles. Il faut dire que son profil de progressiste et sa supposée appartenance à la franc-maçonnerie (non prouvée) ne lui laissaient pas beaucoup d'espoir de carrière. Il reviendrait, par la fenêtre, rejoindre les autres professeurs de botanique des universités belges, désormais membres du Conseil scientifique, comme l'avait exigé le Ministre de l'Agriculture. Requête à la fois logique et destinée à éroder l'influence de l'ULB au Jardin botanique de l'État. Effet collatéral de cette décision, les ténors académiques – à l'exception de Massart – s'ingénieraient bientôt à limiter les possibilités de recherche des botanistes de l'institution nationale, afin d'éviter toute compétition scientifique. Par ailleurs, disparaîtraient plus ou moins rapidement, les « écoles » modernes (l'École éthologique, notamment) que Massart avait créées, souvent teintées de transformisme aux accents darwiniens. D'autres projets et travaux ne virent pas le jour non plus, car la Jonction Nord-Midi pointait déjà à l'horizon. Elle hantera l'institution jusqu'au milieu des années 1970. Fallait-il le déménager en périphérie de la ville, toujours plus polluée et qui enserrait les collections de son bâti ? Vers où, alors ?

Finalement, c'est en décembre 1937 que le domaine de Bouchout, à Meise, est choisi. Cela dit, la tournure que prend la question linguistique fera vite redouter aux botanistes une « flamandisation » de l'institution. Durant des décennies, le Jardin botanique eut, de ce fait, deux implantations : le centre administratif et les herbiers restaient à Bruxelles, cependant que la plus grande partie des collections vivantes était progressivement transférée à Meise. Certains résistèrent bec et ongles au déménagement, jusqu'à ce qu'un ordre formel tombe du cabinet de Léo Tindemans (1922-2014), en 1972.

L'histoire du Jardin botanique de Bruxelles est, sans doute, l'histoire d'un échec : l'échec de la nouvelle classe dominante – la bourgeoisie *lato sensu* – à créer une institution scientifique nationale en s'armant d'un outil nouveau, la société d'actionnaires. Hybride étrange, car également soutenu par les pouvoirs publics, il n'est jamais parvenu à produire du savoir, ni à être réellement utile à la société belge. Il s'est contenté, pour survivre, de se prêter à la vie sociale des élites bruxelloises et nationales et de mimer la science avec des attractions destinées à attirer un public payant. Cela dit, une fois rachetée aux actionnaires par l'État, l'institution scientifique nationale a pu s'engager dans un grand projet

de taxinomie tropicale, puis dans la botanique africaine, en se mettant au service d'un état étranger, l'État indépendant du Congo. Aberration administrative salvatrice, car la question philosophique plombait le présent et l'avenir d'une institution considérée comme libérale et libre-penseuse par les ministères catholiques qui se succéderont après 1884. La question sociale, également, s'invita dans cette tumultueuse histoire : en effet, l'ouverture progressive des urnes convaincra les ministres de tutelle de s'approprier de plus en plus visiblement le site afin d'y faire voir leur action et d'y flatter leur électorat. La démocratisation de la société exigeait, il est vrai, de nouvelles stratégies de communication. Finalement, la question linguistique mit le pied dans la porte, lorsque le déplacement de l'institution hors de la capitale fit craindre sa « flamandisation ». Elle retarda longuement son transfert complet vers Meise. Aussi, n'est-il pas exagéré d'affirmer qu'à travers l'histoire du Jardin botanique de Bruxelles, dont les collections africaines assurent encore la haute réputation du Jardin botanique de Meise aujourd'hui, se donnent à lire celles de la Belgique et du Congo.

*
**

L'ancien béguinage d'Anderlecht, du pan de bois à la maison maçonnée (xv^e-xviii^e siècles)

Bilan des études pluridisciplinaires sur un bâtiment d'exception

Sylvie BYL, Paulo CHARRUADAS, Sylvianne MODRIE, Philippe SOSNOWSKA, Benjamin VAN NIEUWENHOVE & Armelle WEITZ

L'ancien béguinage d'Anderlecht, fondé en juin 1252 par Guillaume, doyen du chapitre de l'église locale, est aujourd'hui un site patrimonial emblématique et exceptionnel à Bruxelles et en Belgique (fig. 1). Un programme d'études pluridisciplinaires associant le Centre de Recherches en Archéologie et Patrimoine de l'Université libre de Bruxelles, le Département Patrimoine archéologique d'Urban.brussels, l'Unité de Recherche mixte interfacultaire Art, Archéologie & Patrimoine et Centre d'Archéométrie de l'Université de Liège et le Laboratoire de dendrochronologie de l'Institut royal du Patrimoine artistique, s'attèle depuis 2010 à en élucider l'histoire par le biais d'investigations archéologiques, archéométriques et historiques¹.

1 Paulo CHARRUADAS, Philippe GERRIENNE, Patrick HOFFSUMMER & Philippe SOSNOWSKA, « Au béguinage d'Anderlecht, les vestiges d'un pan-de-bois de la fin du XIII^e siècle ? Étude archéologique du bâti, examen et datation des bois d'œuvre (Br.) », dans *Archaeologia Mediaevalis. Chronique* 34, Namur, 2011, p. 32-33; Paulo CHARRUADAS, Philippe SOSNOWSKA *et al.*, « Petit béguinage et architecture vernaculaire. Étude archéologique d'un pan-de-bois du xv^e siècle conservé dans l'actuel musée du Béguinage à Anderlecht », dans *Revue belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art*, t. 82, 2013, p. 5-44 ; Paulo CHARRUADAS, Philippe SOSNOWSKA *et al.* « L'ancien béguinage d'Anderlecht. Bâtiments, environnement et modes de vie (xv^e-xviii^e siècles) », dans *Bâtir en pan de bois à la campagne et à la ville aux XIII^e-XVIII^e siècles. Approche pluridisciplinaire d'une technique de construction en Europe*, à paraître.



Le béguinage d'Anderlecht bénéficie d'un contexte particulièrement favorable. Sur le plan matériel, le site est remarquablement bien conservé, nonobstant des campagnes de transformations anciennes et des rénovations/restaurations plus récentes, parfois très invasives. Il présente ainsi des structures couvrant toutes les époques depuis la fin du Moyen Âge jusqu'au xx^e siècle. La mobilisation des chronotypologies sur les charpentes et les terres cuites architecturales, les études dendrologiques et dendrochronologiques permettent une appréhension fine des structures conservées. Cet ancien béguinage fut une institution de modeste dimension (quelques béguines, maximum huit à partir de la fin du xv^e siècle) et appartient donc à une typologie architecturale (vernaculaire, traditionnelle) rarement mise en évidence dans l'histoire des béguinages, traditionnellement orientée vers les grands enclos urbains.

Fig. 1 - Photographie du béguinage après sa restauration de 2021-2022
© J. Ortegat & Musées Maison d'Érasme et Béguinage.



Les résultats archéologiques viennent également enrichir de manière générale les réflexions menées sur l'habitat rural médiéval et offrent des données matérielles de première main dans des thématiques chères à l'histoire de l'architecture et en histoire de la construction.

Sur le plan historique, la situation est tout aussi heureuse. La tutelle du chapitre Saint-Pierre d'Anderlecht sur l'institution béguinale, puis la reconversion du site après la fin de l'Ancien Régime en hospice municipal, enfin sa muséification à partir de 1930, ont entraîné la production de nombreux écrits en série (comptes, actes capitulaires, archives communales) et leur bonne conservation. Associés dans une démarche archéo-historique, ils permettent d'éclairer sur le temps long (entre le xv^e et le xx^e siècle) les aspects matériels, mais aussi de vie quotidienne des occupants, leurs profils socio-économiques, leurs conditions d'existence et leur culture matérielle. Soit une intégration pluridisciplinaire encore trop rarement mise en œuvre actuellement dans les études patrimoniales.

Ce contexte typologique, géographique, historique et archéologique a donc incité les acteurs de la présente recherche à envisager l'étude des bâtiments sur le temps long et dans une perspective programmatique.

Le complexe actuel, résultat final des dernières campagnes d'aménagement exécutées au xviii^e siècle, se compose de deux corps de bâtiment rectangulaires se faisant face, séparés par une cour munie d'un puits et clôturée au sud et au nord. L'ensemble est construit dans une maçonnerie mixte alliant brique et calcaire gréseux, mise en œuvre typique de l'architecture brabançonne depuis la période tardo-médiévale (fig. 2).

Phase I (courant xv^e siècle)

Le noyau le plus ancien a été découvert dans l'aile ouest (fig. 2, secteurs 1 à 4). Il correspond aux vestiges d'un bâtiment rectangulaire en pan-de-bois, préservé presque totalement pour sa charpente de toiture et sur deux de ses quatre façades (murs sud et ouest). Si les ossatures sont bien en place, les remplissages témoignent des nombreuses réfections apportées





Fig. 2 - Plan archéologique par phases © Urban.brussels-ULB, DAO Benjamin Van Nieuwenhove

au bâtiment au cours du temps (soit encore en torchis, soit remplacés par des hourdis en briques). Cet ensemble correspond à une habitation à deux niveaux d'élévation (rez-de-chaussée et étage sous comble à surcroît) et de plan bicellulaire. Elle est équipée d'une cheminée centrale présentant au rez-de-chaussée deux âtres de part et d'autre d'un conduit montant en briques dans les combles. Les bois de charpente, façonnés dans du frêne (*Fraxinus excelsior L.*) et du cerisier (*Prunus mahaleb* ou *Prunus avium*), n'ont pu être soumis de manière concluante à une datation dendrochronologique, raison pour laquelle une datation par radiocarbone (C-14 wigggle-match dating) a été réalisée, donnant une fourchette entre 1435 et 1470. La mise en œuvre des façades et des fermes de charpente (dont une ferme-pignon conservée en bon état dans les combles, fig. 3) est de facture simple et économe. Sur un solin de sol d'environ 0,26 m d'épaisseur et 0,40 m de haut composé de briques et, pour la réception des

poteaux, de calcaire gréseux, repose une sablière basse portant des entretoises et des décharges, l'ensemble portant à son tour une sablière haute réceptionnant l'étage des combles. La partie supérieure formant pignon fut fortement remaniée lors de son intégration dans le nouveau bâtiment en maçonnerie au début du XVIII^e siècle et probablement aussi durant la restauration des années 1970. Le cours de panne, encore en place, est saillant de 0,43 m par rapport au nu de la charpente, ce qui permet d'affirmer la présence d'une toiture à demi-croupe débordante. On y observe également la présence de deux baies de fenêtre jumelées de 0,60 x 0,68 m de part et d'autre d'un poteau central et d'un système de volet coulissant, attesté par la présence sur leur seuil d'une fine rainure : celle-ci peut être interprétée comme le résultat du déplacement répété des volets.



Fig. 3 - Photographie de la ferme-pignon nord de l'aile ouest © Urban.brussels-ULB.

Les bois mis en œuvre, frêne et cerisier, sont pour l'essentiel des bois de brin de fine section. Les bois sont équarris à la hache et débités à la scie. La mise en œuvre a toutefois été souvent réduite à son minimum, le charpentier profitant des formes naturelles des bois. Plusieurs pièces sont même utilisées à l'état de grume, conservant parfois leur écorce, tandis qu'un débitage simple a permis de couper en deux certains brins courbés afin de les mettre en œuvre au sein d'une même ferme ou d'un même panneau, et répartis harmonieusement de part et d'autre de la structure.

La ferme centrale III est exemplaire de ce procédé. La charpente de toiture portait une couverture en chaume à base de seigle, comme il ressort de l'analyse des comptes et d'une analyse originale des microrestes prélevés dans les anfractuosités des bois de charpente directement situés sous la couverture disparue (ASBL Roots).

Phase II (1484-1485)

À côté de ce bâtiment partiellement préservé aujourd'hui, nous savons que l'hébergement des béguines fut complété dans le dernier quart du xv^e siècle par une seconde construction en pan de bois, dont la dénomination dans les comptes (*huysken*, maisonnettes) souligne un gabarit plus petit. Ces maisonnettes furent détruites et remplacées en 1756 (phase VI, *infra*) par la construction du volume nord de l'actuelle aile est (fig. 2, secteurs 20 à 23).

Phase III (1510-1514)

Le premier noyau conservé fut l'objet d'un agrandissement vers l'ouest sous la forme d'un nouvel espace plutôt étroit (10,5 m de long sur 2,5 m de large) longeant la façade latérale ouest (fig. 2, secteurs 5 à 7), ce qui a *ipso facto* contribué à la préservation de cette dernière. C'est aussi cet agrandissement latéral qui est à l'origine de la dissymétrie des actuels pignons et pans de toiture. Les bois et leur mise en œuvre sont similaires à ceux de la phase 1, mais font appel à certaines pièces en châtaignier et en chêne. La dendrochronologie et la lecture des comptes concordent pour situer cette extension au début du xvi^e siècle. L'abattage des bois en chêne a été réalisé au printemps 1510, tandis que la comptabilité situe le chantier en 1511-1512 pour l'essentiel des travaux, suivi par l'installation en 1513-1514 d'une nouvelle cheminée à l'extrémité nord, contre un mur en briques. Les comptes témoignent également, bien qu'indirectement, de la probable source d'approvisionnement en bois pour ces deux premières phases. Le verger du béguinage (*appelboom*, *bomgaert*) s'étendant au nord de l'habitation, comportait en effet une série de plantations, notamment des frênes et des cerisiers.

Phase IV (1627-1634)

Profondément remanié aux xix^e et xx^e siècles, le mur de clôture sud du béguinage est aménagé d'après les sources écrites entre 1627 et 1634. La

date inférieure correspond à la décision du chapitre de le faire construire et d'y placer un portail piéton offrant aux béguines un accès direct à l'église, la date supérieure étant le millésime apposé sur ce portail avant sa disparition à la fin du XIX^e siècle, heureusement noté par Alphonse Wauters vers 1855.

Phase v (1719-1720)

Cette phase voit la disparition visuelle (depuis l'extérieur) et partielle du bâtiment primitif en pan-de-bois (phases I et III). L'aile est alors reconstruite, sur deux de ses quatre côtés, en briques et en calcaires gréseux, tout en maintenant un entrant de la ferme de façade sud et une sablière haute de la façade est. Ce nouveau bâtiment se déploie vers le sud jusqu'au mur de la phase IV (secteurs 8 à 11). Les bois de chêne utilisés pour la ferme de charpente portant l'extension méridionale ont pu être datés précisément par dendrochronologie de 1721d. Les comptes montrent des paiements importants dans les années 1717-1723 en matière d'achat de matériaux (briques, pierres, chaux et bois) et de rémunérations salariales (maçons, tailleurs de pierre, charpentiers). Dans la même campagne, le volume sud de l'aile orientale est également érigé (secteurs 18 et 19) pour devenir vraisemblablement le logis de la maîtresse des béguines.

Phase VI (1756)

Le volume nord de l'aile orientale (secteurs 20 à 23) est construit en briques et calcaires gréseux durant les mois de février, mars et avril 1756 en lieu et place des maisonnettes à pan de bois érigées dans le dernier quart du XV^e siècle (phase II), complétant ainsi l'aile et donnant au site sa morphologie générale telle qu'on peut la voir dans la représentation de 1787 et, *mutatis mutandis*, aujourd'hui.

L'histoire n'est pourtant pas terminée. L'équipe envisage dans les années à venir de compléter les études en approfondissant les recherches sur l'aile orientale et en affinant la compréhension de l'histoire du site aux XIX^e et XX^e siècles.

Nos prochaines conférences

Les conférences débutent à 18h45.

Possibilité de se restaurer.

Plus d'information sur notre site internet :

www.srab.be



Salle du Grand Serment Royal et de
Saint-Georges des Arbalétriers de Bruxelles

17 JANV.

Sarah HUART

La fabrique (péri-)urbaine de l'Allée Verte
à Bruxelles (xvi^e-xix^e siècles) : de la simple
rive plantée à l'allée-promenade publique

21 FÉV.

Constantin EKONOMIDES

Le fauvisme en Belgique, nouvelles perspectives

21 MARS

Gilles DOCQUIER

Patrimoine national, richesses bruxelloises :
le procès des revendications artistiques belges
contre l'Autriche au sortir de la Grande Guerre



Hôtel de Ville de Bruxelles

18 AVRIL

Bérenghère DE LAVELEYE

Les chantiers du Musée de la Ville de Bruxelles

16 MAI

Aline WILMET

De la carrière au chantier : l'histoire d'une pierre
sculptée dans l'architecture gothique

Le Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire rouvre les portes de la salle Armes et Armures magnifiquement rénovée

Michel FOURNY

Société royale d'Archéologie de Bruxelles

Qui se souvient du Musée de la Porte de Hal avant sa fermeture en 1976 ? Les importantes collections d'armes et armures qu'il renfermait avaient alors été transférées au Musée de l'Armée, installé à quelques stations de métro du centre-ville, dans le Parc du Cinquantenaire. Une première présentation enthousiasmante (1987-2006) ne suscitait néanmoins plus l'engouement initial du public et nécessitait un renouvellement en meilleure adéquation avec les concepts muséographiques contemporains.

Douze années ont été nécessaires à la rénovation de la salle Armes et Armures qui vient de rouvrir ses portes au sein du Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire (rebaptisé récemment War Heritage Institute - WHI). L'origine la plus lointaine de cette collection n'est autre que l'arsenal que les ducs de Bourgogne avaient installé au Coudenberg au xv^e siècle et qui avait connu divers accroissements et aléas jusqu'à l'incendie du palais au xviii^e siècle¹. Avec celles de Madrid (*Real Armería*) et de Vienne (*Hofjagd- und Rüstkammer*), la collection du musée de Bruxelles constitue l'un des plus prestigieux ensembles européens d'armes et d'armures du Moyen Âge.

La nouvelle présentation, claire et esthétique, évite l'écueil trop fréquent du « tout au numérique ». Les écrans didactiques, peu nombreux, sont efficaces et non interactifs. L'accent est maintenu sur l'objet qui est quelquefois mis en exergue, sans pour autant rompre le principe général de l'accumulation. Ceci s'inscrit dans la continuité de la présentation des autres salles du musée ; pour le plus grand bonheur de l'amateur (fig. 1).

1 Les fouilles de la SRAB dans l'*Aula Magna* ont révélé un dépôt d'armures qui a fait l'objet d'une étude détaillée : Claude GAIER, « L'ancien arsenal du palais du Coudenberg : étude archéologique et historique », dans *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. 72, 2014, p. 187-225.



Fig. 1 - Coup d'œil sur la nouvelle muséographie de la salle Armes et Armures du WHI.

© WHI.

Chef du service Muséologie-expositions du WHI, le docteur en histoire Pierre Lierneux projetait, dès avant la crise du Covid 19, de consacrer une vitrine aux guerres de religions dans une exposition temporaire qui n'a pas vu le jour et qui aurait dû s'intituler « Yo El Rey, le règne de Philippe II »². Dans le but d'illustrer les dégâts occasionnés par les iconoclastes aux œuvres d'art dans les églises, Pierre Lierneux avait jeté son dévolu sur des fragments de statuettes qu'il avait pu admirer dans le Trésor de la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule, installé à l'intérieur de la chapelle du Saint-Sacrement du Miracle³. Il s'agit d'objets que la SRAB avait récoltés lors des fouilles sous le chœur de l'église, au début des années 1990,

2 Le projet se concrétisera toutefois sous une autre forme, par la publication d'un ouvrage qui vient de sortir de presse, à la faveur de l'inauguration de la nouvelle salle Armes et Armures : Kevin GONY & Natasja PEETERS, eds, *Philippe II et la lutte pour l'Europe. Guerre et révolte au XVI^e siècle*. Bruxelles, Racine, 2022, 320 p.

3 La visite virtuelle 3D de la cathédrale offre un aperçu très dynamique des divers aspects culturels du monument, jusque dans ses moindres recoins, tels que la crypte romane, mais à l'exception notable de l'accès au Trésor. Ce n'est que justice pour les œuvres et les objets qui gagnent à être vus dans leur pleine matérialité. <https://www.cathedralisbruxellensis.be/visite-virtuelle-de-la-cathedrale/>

juste au-dessus de la crypte romane⁴. Un concassé de sculptures en pierre formait une couche de rehaussement du sol, réalisé vers 1600 à la faveur des restaurations de l'église qui avait subi les affres des destructions dues aux Protestants durant la dernière guerre civile des années 1580-1590. Des monuments religieux (jubé, autels, retables, tourelle eucharistique, gisants,...)⁵, composés principalement de la fragile pierre d'Avesnes, étaient sans doute trop endommagés pour envisager leur réparation ; place fut faite à de nouveaux ouvrages d'art de style baroque, dans l'air du temps. Propriété de la Fabrique d'Église de Saints-Michel-et-Gudule, les statuettes suscitent l'émerveillement des touristes parmi les autres chefs-d'œuvres d'art religieux exposés dans le Trésor de la cathédrale. Il n'était pas question de dégarnir la vitrine, spécifiquement conditionnée par des présentoirs adaptés à chaque objet. Au sein de la Fabrique d'Église, Frank De Rijck se souvenait toutefois que la SRAB conserve en ses réserves plus de 10.000 autres fragments sculptés, qui nous ont été confiés pour étude. Cinq objets de qualité exceptionnelle ont été sélectionnés pour être exposés dans la salle Armes et Armures (fig. 2). Il s'agit de fragments de statuettes, d'une main de statue polychrome et d'un élément d'arcature à crochets issu d'une micro-architecture gothique.

La contribution de la SRAB à cette nouvelle réalisation muséographique est certes modeste mais elle est néanmoins remarquable, en l'absence de lieu pérenne ou d'une exposition temporaire qui présenterait l'ensemble de nos recherches archéologiques⁶. Après la fermeture provisoire, pour cause de travaux, du musée Bruxella 1238 et de la galerie d'exposition du Coudenberg, le fruit des fouilles récentes de la SRAB a perdu en visibilité.

4 Pierre P. BONENFANT, Michel FOURNY & Madeleine LE BON, « Fouilles archéologiques à la cathédrale de Bruxelles 1987-1998. Un premier bilan d'ensemble », dans *Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles*, t. 62, 1998, p. 223-257 ; Pierre P. BONENFANT, « Les apports du sol dans le chœur gothique », dans Guido Jan BRAL, éd., *La cathédrale des Saints-Michel-et-Gudule*. Bruxelles, Racine, 2000, p. 253-259.

5 Pierre ANAGNOSTOPOULOS, « Apport de l'archéologie à l'étude comparative de la micro-architecture dans les Pays-Bas aux xv^e et xvi^e siècles. Les fragments de sculptures en pierre de la collégiale Saints-Michel-et-Gudule à Bruxelles. Méthode et résultats », dans *Archaeologia Maedievalis*, t. 26, Gand, 2003, p. 87-89.

6 Le prochain congrès de l'Association des Cercles francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique se tiendra à Bruxelles (22-25 août 2024) et a été confié à notre Société. Saisissons-nous l'opportunité d'une exposition retrospective qui mettrait en valeur quarante années de fouilles ?



Fig. 2 - Salle Armes et Armures du WHI. Détail de la vitrine consacrée aux « Guerres et religions ».

On distingue les cinq fragments sculptés issus des fouilles de la SRAB sous le chœur de la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule © SRAB.

L'ouverture à Bruxelles, en septembre 2020, d'un musée consacré au livre ancien et à la bibliothèque des ducs de Bourgogne (KBR museum)⁷ nous a déjà donné l'occasion de présenter quelques objets issus de nos fouilles au palais du Coudenberg (lampe à huile, fermoir et garnitures de livres) et rue Notre-Seigneur (moules de fondeur pour la fabrication de stylets en cuivre étamé). Les fines sculptures de la cathédrale bénéficient désormais d'une excellente visibilité en deux lieux distincts de la ville. La réserve des 10.000 fragments nous ouvre assurément de belles perspectives vers d'autres lieux d'exposition...

Sandrine Smets, la commissaire générale de la rénovation de la salle Armes et Armures, proposera prochainement une visite guidée de spécialiste aux membres de la SRAB.

⁷ <https://www.kbr.be/fr/museum/>

Le portrait féminin dans les sgraffites à Bruxelles. Un article récent

Pierre ANAGNOSTOPOULOS

Société royale d'Archéologie de Bruxelles

Les amis et les collègues les plus proches de Pierre Cattelain et de Claire Bellier, récemment admis à la retraite, leur ont offert un volumineux ouvrage édité dans les collections de « leur » Musée du Malgré-Tout à Treignes (Viroinval). Ce beau livre est essentiellement consacré à des questions liées à l'archéologie, à la Préhistoire et à l'Antiquité, mais il contient aussi un article qui a tout de suite attiré notre attention par son sujet : les sgraffites à Bruxelles ¹.

Céline Devillers nous emmène dans le dédale des sgraffites bruxellois qui font aujourd'hui l'objet d'un inventaire scientifique. Elle y puise la matière utile à une recherche sur les figures féminines dans ce mode graphique particulier inspiré de la Renaissance. Le succès de la technique ayant été au rendez-vous, un très grand nombre de maisons, de magasins, d'immeubles ou d'écoles se sont parés de sgraffites au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

L'article pose la question du portrait féminin dans ces sgraffites à l'iconographie très variée. Il témoigne de la multitude de représentations féminines, le portrait se singularisant dans un nombre limité d'exemples. Les parallèles de forme et de style dans l'échantillon proposé allant de 1882 à 1923 donnent au lecteur l'envie d'en savoir plus sur ces décors, parfois à forte charge symboliste, et dont la composition est souvent bien maîtrisée. Tantôt limitée à des visages de face, de profil ou de trois-quarts, tantôt en pied dans des attitudes variées ou parfois languissantes, la figure féminine intégrée dans un décor végétal ou aux formes géométrisantes, est loin d'être anodine ; elle fut abondamment choisie comme sujet de représentation dans les sgraffites bruxellois.

1 Céline DEVILLERS, « Le portrait féminin dans les sgraffites à Bruxelles. Début d'une enquête », dans Laureline CATTELAÏN, Alison SMOLDEREN & Marie GILLARD, éd., *Archéologues Malgré-Tout. Apporter sa pierre pour y voir plus clair. Mélanges offerts à Claire Bellier et Pierre Cattelain*, Treignes, CEDARC/Musée du Malgré-Tout, 2022 (Guides archéologiques du Malgré-Tout), p. 125-136.

Les questions posées et les observations établies dans cet article mettent en évidence quelques figures féminines de deux des artistes les plus en vogue dans ce domaine à l'époque : Privat Livemont et Paul Cauchie. Là où l'artiste a porté l'art du sgraffite à son sommet, il a pu intégrer le portrait d'une épouse ou d'un modèle constituant une muse. Parmi les sgraffites les plus développés abordés dans l'article figurent ceux de la maison personnelle de Lina et Paul Cauchie rue des Francs, et de leur seconde maison avenue de la Chasse, ainsi que ceux d'une maison de la rue Vogler décorée par Privat Livemont pour son neveu (fig. 1).



Fig. 1 - Décor de sgraffite, Maison personnelle de Lina et Paul Cauchie, 5 rue des Francs à Etterbeek. © C. Devillers, photo 2021

Les visites de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles, de septembre à novembre 2022

Pierre ANAGNOSTOPOULOS

Société royale d'Archéologie de Bruxelles

En septembre, nous avons parcouru les allées des Musées royaux d'Art et d'Histoire à la découverte de lieux et d'objets sortant de l'ordinaire.

Après être passés sous l'énorme grue de chantier utilisée pour la rénovation des toitures du Musée, nous avons été accueillis à l'Atelier des moulages, caché derrière une porte anonyme entourée d'un gigantesque échafaudage. Un atelier de moulages est avant tout un lieu de travail qui produit des répliques en plâtre en fonction des demandes de diverses institutions comme les Académies, les Facultés de médecine, les Musées, mais aussi des demandes de particuliers. Créé en 1863, il est un des trois ateliers à subsister en Europe avec celui du Musée du Louvre et celui de la *Staatsgalerie* de Berlin (*Abguss-Sammlung antiker Plastik*) (fig. 1).

Un plâtre de moulage est toujours légèrement plus petit que l'original, il laisse apparaître les coutures des joints entre deux pièces du moule. La technique du moulage est appliquée dans de nombreux domaines de l'industrie, notamment alimentaire. Lors de l'utilisation de moules anciens, une étape importante consiste à les nettoyer. Le moule «à bon creux» est une coquille associée avec tenon et mortaise. On utilise de la gélatine pour produire une dizaine de répliques en plâtre, alors que le silicone permet la réalisation d'une centaine de pièces. En fonction de sa composition, la présence de mica produit un plâtre à la surface luisante (fig. 2). Par ailleurs, un local est consacré au séchage des plâtres : c'est l'étuve. Une plaque avec le nom du Musée peut être apposée sur les grandes pièces pour attester de l'origine du plâtre comme cela se faisait au XIX^e siècle.

La collection des moulages a déménagé à plusieurs reprises, d'abord conservée rue des Sols, elle fut ensuite exposée au Palais des Académies avant de rejoindre ce qui sera le musée de l'Armée, et enfin une partie de la collection fut détruite. L'inventaire des milliers de moules restants est en cours (fig. 3).



1



3



2

Fig. 1 - L'allée conduisant à l'Atelier des moulages est remplie de répliques en plâtre, parfois de très grandes dimensions.
Photographie : Martine Vrijens

Fig. 2 - Dans l'Atelier des moulages, une impressionnante réplique en plâtre du David de Michel-Ange est le résultat d'un travail insoupçonné nécessaire à sa mise en œuvre. Par exemple, le moule de la tête est composé de 196 pièces.
Photographie : SRAB

Fig. 3 - Au travail, une bénévole réalise devant nous la réplique d'une statuette d'Arumbaya. Les outils nécessaires à sa fabrication et les deux valves du moule sont disposés autour du plâtre fraîchement démoulé.
Photographie : SRAB



Fig. 4 - Les membres et notre guide à la sortie de la « Bibliothèque Solvay ». Une visite qui se poursuit dans le parc avec la description des autres bâtiments remarquables qui le jalonnent. Photographie : SRAB

Toujours en septembre, la visite du Département des antiquités égyptiennes des Musées royaux d'Art et d'Histoire nous a permis de mieux comprendre l'évolution de la pensée égyptienne au travers d'objets et de structures relatives au contexte funéraire. On en expliqua l'évolution entre l'Ancien, le Moyen et le Nouvel Empire, trois périodes qui furent particulièrement abordées lors de la visite. Nous nous sommes imprégnés d'œuvres importantes, telles que le magnifique mastaba de Neferirtenef ou la série de cercueils peints, ayant participé à l'expression matérielle de cette pensée égyptienne développée pendant près de 2500 ans. Nous avons commencé la visite par le site de Tarkhan et nous l'avons achevée en admirant quelques portraits du Fayoum.

Enfin, en novembre, c'est dans un écrin de verdure que nous avons été accueillis à la « Bibliothèque Solvay » (ancien Institut de Sociologie). Alfred et Ernest Solvay, Raoul Warocqué et Paul Héger furent, dès 1891, les protagonistes de la Cité des sciences qu'ils situèrent au parc Léopold, dans la vallée du Maelbeek. L'Institut de Sociologie s'y

installe en 1902. Les architectes Constant Bosmans et Henri Vandeveld l'ont réalisé dans un style éclectique teinté d'Art nouveau. Après une période d'abandon, le bâtiment a été classé comme Monument historique et restauré à partir de 1988.

À l'extérieur, les façades sont parées de moulures, d'amortissements sculptés, de colonnes et de pilastres en pierre blanche d'Euville (fig. 4). À l'intérieur, le volume central de la bibliothèque, aujourd'hui lieu d'événements culturels et de spectacles, est comparé à une « nef laïque ». Nous avons pu y jouir de la splendeur des vitraux et du mélange des couleurs entre les boiseries exotiques comme l'acajou, le sycomore ou le palissandre, les luminaires en métal, les peintures murales et les supports métalliques raffinés de la voûte.

*
**

Annales de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles (tome septante-huit - 2022)

Jean-Luc PYPAERT : Le Maître de l'Autel de Beyghem. Une tentative de mise en contexte

Michel FOURNY & Isabelle LECOCQ : Des fragments de vitraux, témoins de la présence de Charles Quint au Palais du Coudenberg à Bruxelles

Michel FOURNY & Olivier CAMMAERT : Vestiges en fondation du chœur de l'ancienne église Saint-Géry à Bruxelles (xvi^e siècle), révélés en 1990 lors des fouilles de l'Université libre de Bruxelles et de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles

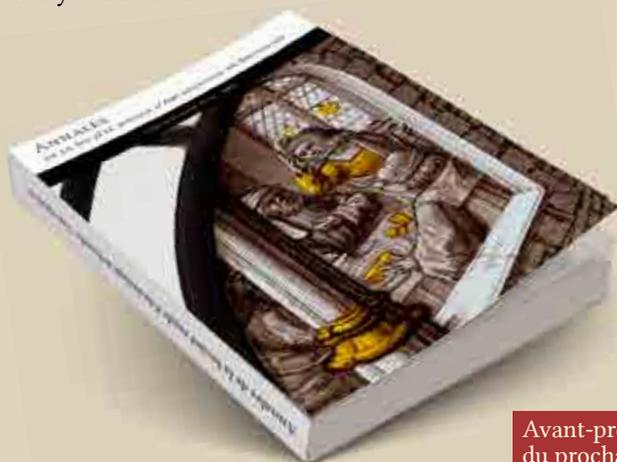
Olivier CAMMAERT : Autour d'un tableau disparu de Joos van Winghe : la *Cène* de l'ancienne église Saint-Géry à Bruxelles

Lara DE MERODE : La 'dévotion particulière' des Capucins de Bruxelles au xvii^e siècle : enquête à partir des *Saint Agapit* et *Saint Florent* de Gaspar de Crayer

Alexandre DIMOV : Les quatre effigies de saints par Gaspar de Crayer du couvent des Dominicains de Bruxelles conservées à Berchem-Sainte-Agathe

Didier MARTENS & Alexandre DIMOV: Images du *Christ ressuscité apparaissant à sa Mère* dans l'œuvre de Gaspar de Crayer : deux versions d'un sujet problématique

Léna BROGNON : L'exécution d'une femme par le supplice de la roue sur la Grand-Place de Bruxelles en 1777



Avant-projet de couverture
du prochain volume des
*Annales de la Société royale
d'Archéologie de Bruxelles.*

COTISATION 2023

La cotisation annuelle est inchangée : 35 €, à verser sur le compte BE24 0000 0265 1938 de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles.

Elle donne le droit de recevoir les *Annales*, ainsi que la *Lettre mensuelle* et les *Bulletins d'information*, et permet de participer aux diverses activités de la Société (conférences et visites).

Un supplément de 5 € est demandé pour la livraison postale des *Annales* qui, à défaut, sont distribuées lors des réunions et des activités.

Merci d'indiquer clairement sur le virement, soit «Membre» (35 €), soit «Membre + port» (40 €).

COLOPHON

Comité de rédaction de ce 90^e bulletin d'information

Pierre ANAGNOSTOPOULOS

Paulo CHARRUADAS

Denis DIAGRE-VANDERPELEN

Alain DIERKENS

Michel FOURNY



TABLE DES MATIÈRES

03

Mot du Président

06

Bruxelles et son
palais à la
Renaissance

13

Le Jardin botanique
de Bruxelles

20

L'ancien
béguinage
d'Anderlecht

28

Le Musée royal de
l'Armée et d'Histoire
militaire

32

Le portrait
féminin dans les
sgraffites à
Bruxelles

34

Les visites de la
Société royale
d'Archéologie de
Bruxelles

NOS BUREAUX

Ouverts du lundi au vendredi de 8h30 à 12h et de 13h à 17h.

Local : UB.1.163 - ULB Solbosch

 Société royale d'Archéologie de Bruxelles asbl
c/o Université libre de Bruxelles / CP 133/01
50, avenue Franklin Roosevelt
1050 Bruxelles

 **02 650 24 97**

 **secretariat@srab.be**

Découvrez nos publications, nos activités
mensuelles, nos chantiers en cours :

WWW.SRAB.BE

